No. I—ENSEIGNEMENT PRIMAIRE.

ART. I. — Grammaire française.

Pédagogie.—Nous engageons vivement les personnes intéressées—Maîtres et Institutrices — à se procurer pour les classes inférieures les deux volumes de M. l'abbé Ragon, chez Poussielgue, Paris.

1. **Syllabaire et méthode de lecture** : prix, 12 à 15 cents.

2. **Cours préparatoire de gr. franç.** (aux enfants de 6 à 8 ans).—Théorie par questions et par réponses, avec 214 exercices et 22 gravures : prix, 15 à 20 cents.

Ces deux ouvrages initieront les élèves à l'étude des suivants : Gram. fr., *Cours élémentaire ; — Cours moyen.* Et l'on peut s'en tenir à ces ouvrages, sans mettre la Grammaire française, *Cours supérieur*, entre les mains des élèves : c'est trop complexe et bon pour les professeurs.

Ces indications et les conseils de M. Ragon nous dispenseront d'insister davantage, désormais, sur cette partie un peu monotone et trop anodine pour notre REVUE. — Nous continuerons néanmoins à donner quelques extraits intéressants.

I. — Le Chagrin de Bébé.

1

"Ah ! murmurait un enfant rose ;
C'est, vraiment, une triste chose,
Et bien faite pour effrayer !...
Depuis hier, froide et pâlie,
Petite mère est endormie
Et ne veut plus se réveiller.

2

Sous un bouquet de roses blanches,
Dans un vilain lit tout en planches
On l'a mise bien doucement...
Pourtant, mon chagrin est extrême !
Voyez-vous, j'ai peur tout de même
Que ça n'ait fait mal à maman.

3

Après que je l'eus embrassée,
Ayant au cœur cette pensée
Qu'un baiser la réveillerait,
Près du lit de petite mère
On m'a fait faire ma prière,
Et j'ai vu que papa pleurait !

4

Quand j'ai vu pleurer petit père,
Je n'ai pu finir ma prière,
En plenrant j'ai crié bien fort !...
Maman ne m'a pas entendue !
Dans son lit de planche étendue,
Bonne maman dormait encor !...

5

Voyez-vous, c'est bien triste à dire ;
Mais depuis, je n'ose plus rire,
Ni m'amuser, ni babiller !...
Depuis hier, froide et pâlie,
Petite mère est endormie
Et ne veut plus se réveiller !"

AL. GERBIER.

Remarque. — Naïve et mélancolique romance ou *mélodiette* enfantine !... Il faut la mettre au tableau, en expliquer tous les mots un peu difficiles, en posant des interrogations aux enfants. Mais que l'on ait soin d'écrire — sur un autre coin du tableau — les réponses trouvées justes ou celles que l'on donnera soi-même.

Ne faudrait-il pas même faire écrire la poésie par les enfants eux-mêmes? Puis ils prendraient aussi par écrit, à la suite, les explications — stance par stance. On peut y revenir dans 5 classes successives.

Ex. "Ah."exclamation de douleur, de frayeur. — "murmurait": disait à voix basse; — "rose," *adj.*: et non pas *nom*: qui a la couleur d'une rose aux joues.

"C'est": ceci, cela est; — "vraiment," adv. tiré de *vrai* en ajoutant *ment*; — "triste" chose, événement qui rend triste: d'où "tristesse, tristement." — Etc. etc.

II. — Berceuse.

1

"En me promenant ce matin,"
—J'aime la rose et le jasmin,
La rose éclose —
"J'ai rencontré, chemin faisant,
Un bel ange du ciel volant."
—J'aime la rose.

2

Sa robe était de blanc satin,
— J'aime la rose et le jasmin,
La rose éclose —
Et ses yeux d'étoiles bien doux :
" Mon bel ange, où donc allez-vous ? "
— J'aime la rose.

3

—"Madame, je vais mon chemin,"
— J'aime la rose et le jasmin,
La rose éclose —
" Des petits enfants dans mes bras ;
Madame, n'en voulez-vous pas ?
— J'aime la rose.

4

" Choisissez dans tout mon butin."
— J'aime la rose et le jasmin,
La rose éclose —
" J'en ai des bruns, des blonds aussi ;
Voulez-vous pas de celui-ci ?
— J'aime la rose.

5

" Il est beau comme un chérubin,"
— J'aime la rose et le jasmin,
La rose éclose —
" Il est doux comme un jour d'avril,
Ce petit-là vous convient-il ?
— J'aime la rose.

6

" Ses lèvres sont de grenat fin."
— J'aime la rose et le jasmin,
La rose éclose —
" Il est tout blond comme le miel,
Il a des yeux couleur du ciel.
— J'aime la rose.

7

" Voyez son pied, voyez sa main ! "
— J'aime la rose et le jasmin,
La rose éclose —
" Madame, c'est un petit roi ! "
—" Mon bel ange, donnez-le-moi ! "
— J'aime la rose.

Amours et haines. ED. PAILLERON.

Analyse. — La stance *première* pose le personnage, objet du récit poétique: "Un bel ange" qui descent en volant du ciel. Reprenez les mots, les phrases: "en me promenant — chemin faisant..."

La *deuxième* peint l'ange, "sa robe de satin blanc — ses yeux étoilés bien doux" — Puis le *dialogue*, toujours plus vif et plus intéressant. Reprenez les mots et les phrases, et ainsi dans chaque strophe.

Expliquez aussi le refrain et l'envoi de la fin: "J'aime la rose et le jasmin — La rose éclose — J'aime la rose." Ce retour des mêmes mots est poétique, naïf, plein de charmes. Montrez aux enfants une image du "jasmin."

En deux ou trois classes, toute la pièce de poésie sera bien comprise, bien sue, bien déclamée, même par les plus jeunes élèves.

N'oubliez jamais de donner un *vocabulaire*: par exemple:

1. Promenade, promeneur; — matinée, matinal; — amour, aimable, amateur, amabilité, ami; — rosace, rosaire, rosière, rosat; — jasminé; — rencontre; — cheminer; — angélus, angélique...

Art. II. — COMPOSITIONS.

Pédagogie.—Evitez absolument tout sujet d'imagination, des aventures factices, des descriptions romanesques, des récits d'événements inconnus. L'imagination de l'enfant se développe surtout par la *lecture* et par l'*observation* attentive du réel.

Dans les basses classes, il faut nécessairement exercer les enfants par des exemples: c'est à nous à les guider, à les former durant plusieurs années. Dans ce dessein, soyons pratiques, clairs, intéressants: le succès est dès lors assuré.

Apprenons aux enfants comment on observe et comment on réfléchit: c'est leur enseigner à la fois l'invention, la disposition et le langage. Bornons-nous à ce que l'enfant voit souvent.

Par exemple, le mot **classe** nous conduit — au tableau noir — à provoquer les réponses des élèves à ces questions.

1. "Qu'est-ce que la classe?" — Une catégorie d'élèves étudiant sous un Maître ou une Maîtresse. — L'enseignement qu'on y donne: "faire la classe"; "suivre la classe": l'enseignement reçu. — La salle où se donne cet enseignement.

2. "Que voit-on en classe"? — Un bureau, des bancs, une carte ou deux de géographie, des livres, un tableau, des cahiers, des porte-plumes, des crayons, etc...

Nous allons traiter ces sujets devant les élèves.

I. — Le Tableau noir.

I. Préparation de la composition française.

a) Le tableau — dérivé de *table* (latin *tabula*) — est un panneau de bois, peint en noir, pour y écrire, pour y tracer des figures avec la craie.

b) "Pour quelle fin est-il là?" — Pour parler aux yeux, car s'il est vrai que les grandes personnes entendent par les oreilles, il est aussi vrai que les enfants entendent par les yeux!

c) "Pourquoi parler aux yeux?" — Pour porter une image et une idée à l'imagination et à l'esprit avec clarté et exactitude: il sert à donner des notions, des définitions, des visions des objets, des explications des textes de grammaire et des écrivains; il sert aux exercices communs, comme en ce moment.

Voilà le plan du devoir tout indiqué, et il suffit de le résumer, en quelques mots, avant de composer.

Le tableau noir: 1. nature et usage; 2. nécessité et avantages; 3. effets et résultats.

II. **Développement du devoir.**

En entrant en classe, les premiers jours, je me demandai tout bas: "Qu'est-ce donc que ce panneau de bois, peint en noir luisant? Ce vilain tableau dépare-t-il assez les murs si gais et si propres de la classe où j'aime à m'asseoir auprès de mes douces compagnes!..."

Mais bientôt j'entendis sa réponse; car, il a parlé à mes yeux, dès que la Maîtresse l'a touché de sa main agile, armée de la craie blanche. Oh! qu'il reproduit à merveille les majuscules, les lignes, les chiffres, les vases et les fleurs, les paysages avec les rivières et les animaux. Sans lui, je me serais assurément ennuyée et lassée d'entendre parler, une heure ou deux: j'aime mieux, bien mieux voir qu'entendre.

Il me semble que je comprends tout plus vite et que j'écris avec plaisir la grammaire et les définitions, les phrases et les mots qui la composent. Comment ai-je entendu et retenu sans peine "l'Ange et l'Enfant"? Grâce au tableau noir qui en a montré l'analyse générale et détaillée.

Il y a plaisir, émulation, profit pour toutes les élèves, à y constater les fautes corrigées, la manière de trouver les pensées; de les mettre ensemble dans un ordre enchaîné et d'y apprendre le langage correct et élégant.

En résumé, je serais tentée de conclure par ces mots: "Le tableau noir, c'est la vie de l'enseignement dans le classes élémentaires ou moyennes, peut-être même dans les supérieures."

L. Y.

II. — Le Bureau du Maître.

I. — **Préparation** ou **canevas.**

1. L'origine du mot *bureau* est tirée de "bure," grosse étoffe de laine — drap de laine qui servait de tapis de table. Puis le mot a désigné la table recouverte de ce drap — et même la salle, l'ap-

partement où l'on se retire pour écrire sur cette table — et enfin les personnes qui siègent à cette table.

2. Ici, il désigne le meuble, à tiroir, à tablettes, ou non, où le Maître s'assied, comme sur une sorte de trône d'où il domine ses élèves, en vue de les surveiller, de les interroger, de les diriger, de leur enseigner les lettres ou les sciences.

3. On voit qu'il a sa raison d'être, son utilité, son prestige et sa nécessité. Ecrivons donc, au tableau, ce canevas en résumé:

Le Bureau du Maître: 1. Son nom, son origine; 2. sa comparaison avec un trône royal; 3. son utilité et son prestige.

II. — **Développement du devoir.**

Apercevez-vous ce *bureau*? Il se dresse, élégant et dégagé, sur une aire en rectagle qui le tient immobile. Jadis c'était, dit-on, une table recouverte de "bure," sorte de laine tissée en grosse étoffe.

L'on dirait plutôt un trône princier, où siège le Maître avec des airs de bonté, de sympathie, de condescendance. De ce trône descendent tour à tour la doctrine et la science, les ordres et les défenses, les conseils et les exhortations, les faveurs et les châtiments. Aussi bien, aimons-nous à l'entourer de respect et de soumission, de gratitude et d'affection.

Quel prestige dans la personne du souverain dont nous sommes les sujets! C'est comme en tremblant que, sur l'invitation du Maître, nous montons à ce trône, soit pour réciter une leçon de longue haleine, soit pour cueillir une récompense décernée au labeur et au mérite.

L. Y.

III. — Les Bancs ou Pupitres.

I. — **Préparation en commun.**

1. Que dire sur un objet si peu intéressant? — Indiquez sa forme, sa couleur, son âge, ses services...

2. Souvenez-vous de ses états de service: des élèves qui s'y sont assises avant vous, des connaissances qu'elles y ont acquises pour l'intelligence et le cœur, des pages et des cahiers qu'elles y ont écrits, des livres qu'elles y ont étudiés.

Concluez par l'expression de vos sentiments, par l'énumération des objets à votre usage, des plaisirs qu'ils vous procurent.....

II. — **Développement du devoir.**

J'ai l'honneur de vous présenter... mon pupitre. C'est un meuble modeste dont la couleur rouge symbolise l'amour de l'étude, sans doute, et la couverture verte l'espoir de lauriers futurs. L'amour et l'espérance, c'est l'image de ma vie d'écolière.

Dans la classe, on en compte quatorze, tous frères de même âge, muets compagnons d'un commun labeur. Le mien occupe l'angle de l'est, à peu près vis-à-vis de celui de notre Mère.

Combien de condisciples ou d'anciennes élèves ont pensé, réfléchi, écrit, appris à ce même pupitre? C'est un mystère: les âmes se succèdent à la même tâche, mais chacune l'empreint à sa façon de connaissances, de savoir.

Dans ce pupitre reposent mes livres, rangés à gauche, à droite les cahiers, au centre un coffret avec un arsenal complet de plumes, de crayons, de ciseaux...

Cher témoin de mes travaux, que je t'aime et tu me plais! Ton souvenir s'est gravé dans ma mémoire, et je ne te dirai adieu qu'à regret.

L. Y.

IV. — Sujets.

L'on peut traiter ainsi la plupart des objets en classe. Voir ceux qui ont reçu des développements:

Revue de 1904: **Notre classe**, p. 26; **Mon encrier**, p. 63; **Mon dé**, p. 204; **Ma corbeille**, p. 246, etc.

No II.—HISTOIRE DU CANADA.

XII. — Leçon.

Colonisation de la Louisiane. — Fondation de Louisbourg. — L'Ile Saint-Jean. — Abénaquis et Anglais. — Français et Sauvages à la Louisiane.

I. — Colonisation de la Louisiane.

La fertilité et la richesse du pays découvert par La Salle, du côté du Mississipi, et nommé Lousiane, étaient bien connues des Français. Mais une foule de raisons, surtout le marque de ressources et la nécessité de grouper les colons, avaient empêché nos gouverneurs de songer à y fonder des établissements.

Le voyage d'Iberville à la recherche des bouches du Mississipi (1698-1699) fut le point de départ de la colonisation de la Louisiane. Le héros canadien y fonda deux établissements, l'un à Biloxi, l'autre à l'île Dauphine. Plus tard, en 1712, le roi de France accorda à Crozat le privilège exclusif de faire le commerce dans cette région. Ses droits passèrent ensuite à l'économiste écossais Law. Attirés par les promesses les plus alléchantes, des milliers d'émigrants se portèrent vers ce nouveau pactole. Hélas! ils ne trouvèrent que déception et misère; plus de 4,000 périrent de faim.

Bienville, frère de d'Iberville, fut plus heureux dans la fonda-

tion de la Nouvelle-Orléans. Les colons qui vinrent s'y établir se livrèrent à la culture du sol. Bientôt on vit surgir un établissement prospère.

2. — Fondation de Louisbourg.

Après la perte de l'Acadie, on comprit enfin à la cour de France, la nécessité de fermer l'entrée du Canada à l'Angleterre. On décida d'élever, dans l'île du Cap-Breton, une ville aux puissantes fortifications. Les travaux commencés par M. de Costebelle, en 1713, se continuèrent pendant vingt-cinq ans et coûtèrent six millions de dollars. Louisbourg, c'est ainsi qu'on nomma la ville, semblait imprenable avec ses remparts de trente-cinq pieds de hauteur, ses fossés de quatre-vingts pieds et sa puissante artillerie.

Le Cap-Breton devint bientôt un centre important pour le commerce français. On y compte jusqu'à six cents vaisseaux employés à transporter le poissons pris sur les côtes.

3. — L'Ile Saint-Jean.

Bien que l'île Saint-Jean (aujourd'hui Prince-Edouard) eut été concédée à Nicolas Denys, en 1653, elle semble avoir été oubliée jusqu'au traité d'Utrecht. En 1719 une compagnie se forma pour la défricher et exploiter les pêcheries. Le comte de Saint-Pierre s'étant mis à la tête de l'entreprise, le succès en paraissait assuré. Mais les dissensions qui éclatèrent parmi les associés firent tout échouer. L'île ne comptait, en 1735, que quatre-vingt-une familles.

4. — Abénaquis et Anglais.

Les Anglais, après le traité d'Utrecht, voulurent s'emparer du pays des Abénaquis. Ils construisirent des forts sur leur territoire et les sommèrent même de l'évacuer. Premiers possesseurs du sol, les Abénaquis n'entendaient pas être dépossédés de la terre où reposaient leurs pères et où ils voulaient dormir leur dernier sommeil. Ils se préparent donc à une guerre sans merci contre les envahisseurs de leur pays, et commencent par incendier les établissements anglais de la rivière Kénébec.

Cette guerre fut précipitée par deux mesures violentes qui font peu honneur aux Anglais. Ceux-ci, en effet, s'étaient emparé par ruse de leur chef, le jeune baron de Saint-Castin. Ils le conduisirent à Boston, où ils fut traité en vulgaire criminel.

La seconde fut l'assassinat du Père Sébastien Rasles, Jésuites. Arrivé en Canada, en 1687, ce dévoué missionnaire vivait au milieu des Abénaquis depuis treute-sept ans, jouissant de la confiance sans borne de toute la tribu. Les Anglais lui attribuaient bien à tort l'attitude hostile des sauvages, et n'attendaient qu'une occasion favorable pour le mettre à mort. Le 24 août 1724 ils envoient un parti

considérable de guerriers qui tombe à l'improviste sur la bourgade de Narantsouak (aujourd'hui Norridgewock, état du Maine). Une cinquantaine d'hommes à peine s'y trouvent pour défendre les femmes et les enfants. Le Père Rasles se prodigue pour donner les consolations de son ministère à ses chers sauvages, et tombe sous une grêle de balles. Après le combat on le retrouve horriblement mutilé, la chevelure enlevée, le crâne enfoncé, la bouche et les yeux rempli de boue, les os des bras et des jambes fracassés. Peut-on s'étonner, après des actes de cruauté aussi monstrueux, que les Abé- s'étonner, après des acte de cruauté aussi monstrueux, que les Abénaquis et les Micmacs aient conservé au cœur la haine de l'Anglais, et n'aient pas manqué de se venger?

5. — Français et Sauvages à la Louisiane.

Une trentaine d'années après avoir été ouverte à la colonisation farnçaise, la Louisiane devint le théâtre d'horrible massacres. Les Natchez, tribu sauvage du pays, avaient accueilli les Français comme des amis, et avaient toujours vécu en paix avec eux. L'ambition de Chepart, commandant du fort Rosalie, vint malheureusement tout compromettre et allumer la guerre entre eux. Chepart poussa l'audace jusqu'à vouloir s'emparer d'une village natchez, et finit par lui imposer un tribut.

Sous prétexte de payer le tribut, les Natchez se rendent au fort Rosalie. A un signal donné, ils massacrent le commandant et ses soldats, se répandent ensuite dans les campagnes environnantes pour continuer la boucherie. Nombreux sont les prisonniers qu'ils trainent en captivité.

Les Français profitent des fêtes publiques que célèbrent les sauvages à l'occasion du massacre, pour se venger. Loubois, commandant des troupes de la Nouvelle-Orléans, tombe sur eux à l'improviste, en tue un grand nombre, fait prisonniers leur chef et quatre cents de ses guerriers.

Enhardis par ce succès, les Français voulurent alors punir les Chicasas. Ces sauvages, amis des Anglais avec qui ils faisaient la traite, avaient poussé les Natchez au massacre du fort Rosalie et ne manquaient pas une occasion de manifester leur hostilité. Cette campagne fut désastreuse pour nous. Une armée considérable, cammandée par Bienville, gouverneur général de la Louisiane, fut obligée de battre en retraite honteusement. D'Artaquette, à la tête d'un autre parti, fut encore plus malheureux: fait prisonnier, il mourut dans les tortures les plus horribles. Quatre ans plus tard, Bienville marcha de nouveau contre les Chicasas. Bien qu'il eût sous ses ordres trois mille hommes il se vit forcé de signer une paix peu honorable pour lui.

Ces échecs successifs diminuaient le prestige de la France aux yeux des sauvages, et rapprochaient ceux-ci des colonies anglaises.

No III.—ENSEIGNEMENT SECONDAIRE.

Pédagogie. — La première classe (V. p. 12 et).

2. **La connaissance exacte des élèves.**—Connaissez bien vos élèves, et ne vous laissez tromper ni par les médiocres, ni par les bons. "En classe, tenez-les à distance": principe essentiel, auquel on manque souvent en dépit de tous ses efforts, et sans lequel pourtant la classe risque fort de dégénérer en une conversation ou en une conférence contradictoire.

Mais dites, avant la prière finale : "Un tel, vous resterez ici pour me parler."

Là, en tête à tête calme et retenu, vous interrogerez à fond votre dissipé ou votre hypocrite ; vous lui prouverez que rien ne vous échappe ; vous employez les arguments persuasifs ou menaçants ; vous obtenez de lui... un engagement d'honneur.

Et le même élève qui, devant ses camarades, eût fait l'entêté, le hautain, le boudeur, l'insolent peut-être, est devant vous souple et soumis, confus et respectueux : votre fermeté le dompte, votre intérêt le touche. Acceptez la promesse de mieux, mais attendez-en les effets, et montrez-vous rigoureux pour le récidiviste.

Rompez souvent les camaraderies de classe entre voisins ; et, tel jour, sans donner la raison, changez tel élève de place.

Au bout du second mois de l'année scolaire, vous connaissez bien tous vos disciples, et vous les traitez en conséquence.

(*A suivre.*)

Art. I — SUJETS A ETUDIER.

I. — Un homme.

Examinez d'abord quel est cet homme: prosateur? — poète? — historien? — orateur?...

Prenons, par exemple, Chateaubriand. Il s'agit de savoir comment d'étudier en lui l'**homme,** avant d'étudier l'**auteur,** et l'**écrivain.**

Voici le raisonnemnt qu'il convient d'établir. — Il y a dans la carrière de tout homme de renom et de valeur littéraire deux périodes ou phases distinctes: l'une, de *formation*; l'autre, de *lutte*. Ajoutons même une troisième de *gloire* ou de succès.

1. Un homme — comme Chateaubriand — tient au **passé** par sa "race"; ce n'est ni un isolé, ni un indépendant. Il a reçu par hérédité plusieurs traits de physionomie intellectuelle, morale, et même physique qui émanent et font saillie dans sa personnalité.

2. Il dépend aussi du **présent**: ce qui veut dire de l'*endroit* où il est né, où il a grandi, où il a inauguré ses premières impressions; du *milieu* moral, parents, amis et connaissances, — intellectuel, maîtres, études, lectures favorites, fréquentations avec des person-

nages de valeur; de l'*époque* et de l'état social, troublé, paisible, politique, religieux...

Demandez-vous quel tempérament en résulte déjà chez l'homme: imagination, cœur, raison, volonté. Est-ce que ces causes ont déposé dans l'âme encore neuve des germes qui produiront tôt ou tard?

3. Sous la combinaison de ces influences, il s'est formé un **caractère**, celui d'un homme qui entre dans la vie, c'est-à-dire dans la lutte. Voici sa vie publique avec ses diverses étapes: voyageur, soldat, diplomate, ministre etc....

Quand écrit-il sa première œuvre littéraire, et sous quelle idée dominante? — Quels ouvrages compose-t-il ensuite, et dans quel dessein? Enumérez-les, avec les dates, le milieu, les résultats.

Quelle opinion le public manifeste-t-il, et quelle critique — louange ou blâme — vient les accueillir? Y a-t-il des jaloux, des cabaleurs, des ennemis?

L'auteur lutte-t-il avec tenacité persévérance — ou lâche-t-il pied, découragé et vaincu? Son caractère et ses idées se sont-ils modifiés dans la lutte?

4. Enfin l'homme vieillit, disparaît: c'est la mort aujourd'hui— demain la postérité.

L'on exprime autour du cercueil des opinions: lesquelles? C'est la critique des contemporains qui ont connu l'homme ou ses actes.

Puis, c'est la critique de la postérité, avec ses fluctuations, son engouement ou ses méchancetés.

En conclusion, quelle est la place de l'homme dans la galerie des grands hommes?

Voilà la marche raisonnée de l'analyse, et qui permet de féconder tout de suite l'étude sur la vie, la biographie d'un écrivain. Résumons ceci dans un tableau, qui pourra servir à toute étude analogue.

Tableau d'étude.

I. La FORMATION ou la préparation.

1. La **race**: a) à laquelle appartient Châteaubriand par ses père, mère, grands parents? la noblesse de Bretagne.
   b) Quels hommes l'ont illustrée, avant lui, après lui?
   c) Quels sont les caractères distinctifs de cette famille?
2. Le **milieu** a) physique: St-Malo, Combourg, ville et campagne.
   b) moral: père, mère, amis, sœur, première communion.
   c) intellectuel: collége de Dol, maîtres, condisciples, collége de Rennes; item. Son goût des letttes et des mathématiques, ses lectures.

   Réflexions: tempérament vague, flottant, têtu, expansif et rêveur, peu souple, orgueilleux.
3. **Le moment**: époque avant la révolution, agitation, malaise, jansénisme, rigorisme religieux, servage politique.

II. La LUTTE ou la carrière.

1. **Etapes de la vie** : à Brest, à Lille, soldat, régiment d'Espagne... séparation, départ pour l'Amérique.. Londres : lecture de Rousseau : premiers écrits.

2. Les **œuvres** : Révolution... mort de sa mère ; les siens à l'échafaud : "Le Génie du christianisme" avec les Natchez, Atala, René. Enthousiasme du public : succès immense.

3. Les **ennemis** : Bonaparte, qui tue son frère ..: sa haine et ses œuvres contre Napoléon. Attachement aux Bourbons.

4. Sa **carrière diplomatique**, sous la Restauration : ses "Mémoires" autobiographie... Sa vieillesse ennuyée, religieuse, sa mort.

III. La GLOIRE : fondateur du romantisme, de l'école des rêveurs maladifs : toute la littérature relève de lui au XIX siècle.

Conclusion : Chateaubriand est un homme complexe, un mélange d'orgueil et de bonté, d'imagination et de sensibilité, de religiosité maladive et de sincérité religieuse... Il est grand et le restera, même comme homme, mais surtout comme écrivain, chef d'école.

N. B. — Avec ce tableau, il nous sera facile désormais de présenter une étude, aussi bien sur Champlain que sur Montcalm, sur Corneille que sur l'historien Garneau ou sur Lamartine.

Art. II. — POÉSIES.

A. — **Le sommeil d'un enfant.**

Le cher ange dormait, les lèvres demi-closes,
—Les lèvres d'un enfant s'ouvrent, comme les roses,
Au souffle de la nuit. — Ses petits bras lassés
Avaient dans son panier glissé, les mains ouvertes ;
D'herbes et d'églantines elles étaient couvertes.

De quel rêve enfantin ses sens étaient bercés,
Je l'ignore. — On eût dit qu'en tombant sur sa couche
Il avait à moitié laissé quelque chanson,
Qui revenait encor voltiger sur sa bouche,
Comme un oiseau léger sur la fleur d'un buisson.
Nous étions seuls. J'ai pris ses deux mains dans les miennes,
Je me suis incliné, — sans t'éveiller pourtant,
O enfant ! J'ai posé mes lèvres sur les tiennes,
Et puis, je suis parti, pleurant comme un enfant !

***

C'est une enfant qui dort sous les yeux de sa mère :
La croix de son collier repose dans sa main,
Comme pour témoigner qu'elle a fait sa prière,
Et qu'elle va la faire en s'éveillant demain.

AL. DE MUSSET.

Réflexions. — Le vers de Musset est de tous le plus français, c'est-à-dire clair, limpide, naturel et aisé. Le poète se joue dans le croisement et l'alternance des rimes — lesquelles se présentent comme d'elles-mêmes et se vont asseoir à leur place.

Le portrait de l'enfant est exquis et ravissant de grâce, en peu de vers. Le baiser du poète est amené avec délicatesse et sans nul effort : c'est une reproduction de la réalité vraie.

Quel charmant quatrain lui inspire la petite fille "qui dort sous les yeux de sa mère," tenant "la croix de son collier"!

Nous ne pouvons résister au plaisir de citer encore ces quatre vers, restés célèbres, et qui tarduisent une vérité d'expérience bien humiliante pour des âmes chrétiennes :

Le cœur de l'homme vierge est un vase profond :
Lorsque la première eau qu'on y verse est impure,
La mer y passerait sans laver la souillure,
Car l'abîme est immense et la tache est au fond !

B. — La source.

I.

C'est une source bleue au coin d'une prairie ;
Elle naît, elle court, sous la menthe fleurie,
Et prend ces reflets verts que des brins d'herbe font
Au fond.

Elle rit au soleil comme une coupe pleine,
Cristal pur et mouvant, vivante porcelaine,
Où se mirent en rond, lui prêtant leurs couleurs,
Des fleurs.

Sans bruit elle bouillonne et sans cesse elle coule,
Sur les cailloux polis qu'en courant elle roule,
Remuant le cresson dont son lit est couvert,
Tout vert !

Près d'elle un grand bouleau tend sa pâle ramure,
Il se penche, il frémit, il frisonne, ou murmure ;
Et le vent, quand il vient, balance le bouleau
Sur l'eau.

II.

Or, ce soir-là, caché sous le feuillage grêle,
Un oiseau roucoulait, ramier ou tourterelle ;
Soudain, l'oiseau, pour boire au bord du flot glissant,
Descend.

Parmi les fleurs de menthe à demi submergées,
L'oiseau se pose et boit à petites gorgées,
Pliant son col agile et relevant les yeux
Aux cieux.

Quand tout à coup parmi les racines qui plongent,
Les pattes d'un crapaud comme des bras s'allongent,
Dans la vase...; et de l'onde il salit en nageant
L'argent.

L'oiseau troublé regarde, ouvre ses ailes blanches,
Pousse un cri, vole en haut de l'arbre, et, sous les branches,
Fuit loin du monstre impur qui poursuit ses ébats
En bas.

III.

Enfant, mon humble source et sa menthe fleurie,
Est-ce une histoire vraie, est-ce une allégorie ?
Qu'importe ?... Une leçon te vient-elle de là ?
Prends-là !

V. DELAPORTE.

Appréciation. — Voilà une sorte d'*apologue*, plein de fraîcheur et de parfum. Quelle ingénieuse façon de faire accueillir une leçon morale ! Et quelle poésie exquise !

La pièce se compose de "trois parties," l'une descriptive, qui pose le sujet ; l'autre narrative, qui le complique et le dramatise légèrement ; la dernière morale, qui laisse cueillir la leçon édifiante.

Les deux rimes de chaque strophe — l'une féminine toujours, l'autre masculin avec un envoi — qui ajoutent beaucuop à l'agrément de la composition.

Analysez le tout ; mettez l'apologue en belle prose, sans plus de mots et en effaçant nettement la mesure et la rime, et vous aurez une délicieuse page d'une superbe envolée.

III. — A Mgr Duhamel.

V.

Et nous brûlons d'aller saluer son retour,
Car nous lui conservons, absent, tout notre amour,
Nous craignons, loin de lui, le loup cherchant sa proie...
Et, comme les brebis qui tressaillent de joie
En voyant reparaître au lointain le berger
Qui les aime et les tient à l'abri du danger
Dont le fauve, aux aguets, les menaces sans cesse,
Nos cœurs reconnaissants palpitent d'allégresse,
Lorsque notre œil, sondant l'immensité des eaux,
Découvre à l'horizon les voiles des vaisseaux
Ramenant sous nos cieux ces absents vénérables.

Oui, nous les chérissons, au pays des érables,
Les confesseurs du Christ, que de nouveaux Judas
Sur des bords étrangers couvrent de leurs crachats !
Et comment pourrions-nous ne pas chérir ces hommes ?
Patriotes, ils nous ont faits ce que nous sommes ;
Pour nous ils ont souffert, pour nous ils ont lutté ;
Et si nous jouissons de cette liberté
Qui fait de notre plage une terre bénie,
Si nous avons jadis vaincu la tyrannie,
Si du progrès divin nous voyons les éclairs
Illuminer nos champs, nos forêts et nos mers,
Si nous parlons encor la langue des ancêtres,
Nous devons ces bienfaits augustes à nos prêtres.

Oui, grâce à ces pasteurs, le flambeau du progrès
Rayonne sur nos eaux, nos bois et nos guérêts.
Plus de désert sans fin, plus de plaine inféconde !
Où le fauve hurlait la vapeur siffle ou gronde,
Partout les fils vivants changent les nuits en jours.
Les champs dressent leurs blés et les cités leurs tours ;
Où fumait le wigwam la coupole flamboie,
Des temples saints, dont l'art majestueux déploie
L'envergure de l'aigle ou le vol du condor,
Dans l'azur sidéral dressent leur flèche d'or.

(*A suivre.*)

Critique littéraire. — M. Chapman est, avant tout, un descriptif, à "envergure d'aigle" assurément. Sous sa plume, l'idée se "déploie," lumineuse, ample, large, abondante: le souffle est long et l'inspiration court à perte d'haleine à travers les développements comme dans une forêt tropicale, où tout est grand, lianes et chênes.

L'écrivain est simple, sans recherche aucune, coulant la pensée et le sentiment dans un moule commun ou même banal: il se refuse à innover par des tons voyants ou criards.

Nous avons, à dessein et pour reposer l'esprit et la vue, morcelé le cadre original ou le paysage intellectuel et moral du poète. Ce procédé n'est pas pour affaiblir ni atténuer la valeur de l'œuvre. Elle comporte naturellement sa vérité historique, sa vigueur native, sa majesté de rang et de naissance. Ce sont ses ornements inaliénables.

Il est impossible de mieux mettre en saillie l'œuvre du clergé et de l'épiscopat canadien: c'est une reconnaissanec qui parle et un hommage qui bénit!

Aussi l'histoire vraie est poétiquement chantée par un aède épique sur une cithare aux cordes sonores. La pensée se colore de l'image et la langue du poète rend témoignage à l'enthousiasme qui la lui inspire.

On voudrait voir M. Chapman tenter l'"Epopée canadienne," depuis Cartier jusqu'à notre époque contemporaine: il ferait œuvre à la fois nationale, historique, chrétienne — et sans doute immortelle!

ART. III. — HISTOIRE D'ANGLETERRE.

B. — La Conquête normande (1066).

I. N.B.—Donnons la liste des rois d'Angleterre jusqu'à l'invasion de Guillaume de Normandie.

1. **Egbert** (827); ses fils Ethelwolf (837-58), | Ethelbert (860-60), Ethelbald (858-60), | Ethelred (866-71).

2. **Alfred Le Grand** (871-901): ses successeurs:

Edouard I (901-25)	Edgard (959-75)
Athelstan (925-40)	Edouard II (975)
Edmond I (940-55)	Ethelred (978-1013)
Edwy (955-59)	Edmond (1013-1016)

3. **Rois danois.**—Suénon (1013-16).
Canut le Grand (1017-37).
Harold I, Hardi Canut (1037-41).

4. **Edouard III, le Confesseur** (1041-66). — Harold II (1066).

II. N.B.—Donnons aussi le tableau généalogique de la dynastie Normande et de son alliance avec les Plantgenêts (d'Anjou)

Guillaume I, fils de Robrt le Diable, roi (1066-87).

|

Robert, duc de Normandie, (1108-1134) | **Guillaume II**, (1087-1100) | **Henri I**, (1100-35) | **Adèle**, épouse Etienne de Blois.

| | | |

Guillaume Cliton. | **Mathilde**, épouse de Geoffroy *Plantagenet*, comte d'Anjou. | **Etienne I** (1135-54)

|

Henri II (1154-89).

|

Richard, Cœur de Lion (1189-99). **Geoffroy Jean I, Sans Terre** (1199-[1216).

1. Rivalité de Harold II et de Guillaume.

Saint Edouard, mort sans héritier, son beau-frère Harold et fils du comte Godwin se fait proclamer roi (1066).

Guillaume, duc de Normandie, fils de Robert le Diable et de la fille d'un tanneur de Falaise — d'où son premier surnom Guillaume le *Bâtard* — épouse sa cousine Mathilde fille du comte de Flandre. Il réclame la succession d'Edouard III, en vertu des liens de parenté venant d'Emma, normande et mère du saint roi, — en raison aussi

d'un testament prétendu du souverain défunt, — avec l'approbation d'Hildebrand ou pape Grégoire VII qui l'autorise par une bulle à soutenir ses droits même par les armes.

Harold II et le parti saxon du royaume maintenait ses prétentions légitimes, fondées sur le choix et la décision de saint Edouard.

2 **Battaille de Hastings** (14 octobre 1066).

a) *Les préparatifs.* — Guillaume (né en 1027) s'adresse aux Normands, aux Bretons, aux habitants du Maine, et sollicite le concours de son suzerain, Philippe I de France.

Il réunit quatorze cents navires — dont 781 sont équipés aux frais des principaux seigneurs du duché de Normandie.

b) *Descente en Angleterre.* — Guillaume se dispose à prendre la mer à Saint-Valéry-en-Caux. Retenue longtemps par des vents contraires, la flotte tient à l'ancre, les troupes se démoralisent, le duc se rend souvent à l'église prier le patron du lieu.

Un vent favorable souffle enfin dans les voiles, une tempête au large menace de tout engloutir, mais le débarquement s'effectue sur les rives de *Hastings*.

c *Récit de la bataille.* — Les Anglais passent la nuit à chanter et à boire. Le matin ils marchent cependant à l'ennemi, tous, à pied, armés de haches à deux tranchants, défendus par un rempart de boucliers, serrés les uns contre les autres comme un mur impénétrable. Le roi Harold, aussi à pied, se tient avec ses frères auprès de son étendard.

Les Normands passent la nuit à se confesser de leurs fautes. Le matin ils reçoivent la communion. Ils attendent de pied ferme le choc ennemi, armés d'arcs et de traits, couverts des cavaliers disposés en ailes séparées. Guillaume, avec un visage serein, entonne la "Chanson de Roland," et la mêlée commence au cri de "Dieu aide!"

Le combat est acharné; nul ne cède des deux côtés et la journée s'avance. Soudain, Guillaume fait un signe aux siens qui simulent une fuite générale. Les carrés anglais se disloquent à leur poursuite. Les Normands fond alors volte-face, tombant sur les ennemis en déroute.

La victoire hésite néanmoins à se décider: on n'entend que clameurs, cris aigus, gémissements. Tout à cop Harold tombe, percé à la tête d'une flèche: les Normands triomphent et leur chef ne reçoit aucune blessure. Il rend à la mère de Harold le cadavre qu'elle réclame et fait trève pour l'ensevelissement des guerriers.

Cette journée change la face des événements: l'Angleterre devient la conquête des Normands.

3. **Guillaume I, roi, organise la conquête.**

Le duc de Normandie se fait couronner à Londres; puis il inau-

gure la construction de la fameuse *Tour*, détruite au XIX siècle par un incendie.

Il se montre d'abord doux et clément. Il recommande à ses hommes d'armes de "se conduire comme des chrétiens, et non comme des loups altérés de sang." — Durant une absence en Normandie, les restes de la noblesse saxonne s'agitent, se révoltent. C'est le signal des plus violentes répressions, de la spoliation, de l'exil.

a) Guillaume partage toute l'Angleterre en 60,000 fiefs et se réserve 600 baronnies. Le cadastre de toutes les terres, dressé avec soin, est déposé dans le trésor de la cathédrale de Winchester: on l'appela le *Grand terrier* ou *Livre Royal*; les vaincus l'ont nommé le "Livre du jour du jugement" (*Doomsday-Book*).

b) Le régime féodal s'établit: le roi reçoit le serment des vasseaux et des arrière-vasseux, des chevaliers.

c) Il use de dureté à l'égard des vaincus: les impôts anciens sont maintenus; — la loi sur la chasse l'interdit aux Saxons sous peine de mort; — le "couvre-feu" ordonne d'éteindre toutes les lumières à huit heures du soir; — la loi dite d'*anglaiseries*, rend responsables du meurtre d'un Français tous les habitants de l'endroit où le crime est commis, si on ne livre le coupable; — la langue française, seule employée en justice, sera la langue officielle durant deux siècles. Brefs, les Anglais sont traités en *outlaws* (hors la loi).

Le célèbre **Lanfranc**, né à Pavie (Italie), fondateur d'une école célèbre à l'abbaye du Bec, près de Rouen, est nommé archevêque de Cantorbéry et réforme l'Eglise d'Angleterre avec succès. (1005-89).

4. Mort de Guillaume le Conquérant.

Après avoir étouffé dans le sang la dernière révolte des Anglo-Saxons, au "camp du Refuge," dans l'île d'Ely (1072), le roi force le souverain d'Ecosse à reconnaître sa suzeraineté (1073). Mais il trouve un rival redoutable dans le roi de France, Philippe I.

Pour se venger de ce prince il lui déclare la guerre, et périt victime d'un accident survenu à Mentes, non loin de Paris. Il vient mourir à Rouen et se fait enterrer à Caen (1087).

Il laisse trois fils et une fille. —(*Voir le tableau*).

5. Les fils du conquérant, ses successeurs.

L'aîné des fils, **Robert Courte-Heuse** (*cuisse*) est duc de Normandie, par succession d'ancienneté au duché.

a) — Le cadet Guillaume II, né en 1056 — surnommé *le Roux*, à cause de la couleur de son visage et de ses cheveux, — obtient la couronne d'Angleterre et règne (1087-1100).

Pour mettre dans ses intérêts les Anglo-Saxons, il leur rend toutes les anciennes libertés: ils le suivent en Normandie contre Robert, prétendant à son trône.

Vaincu, Robert qui a besoin d'argent pour aller à la première Croisade (1099) laisse à son frère la Normandie, pour cinq ans, à rasion de 10,000 marcs d'argent.

Ne craignant plus rien, Guillaume II ne met aucun frein à la fougue de ses passions. Il se montre violent, cruel, avare; il accable ses sujets d'impôts, rétablit toutes les lois Normandes, sans écouter Lanfanc. Même, il nomme un de ses favoris à l'évêché de Durham, lequel reçoit le surnom de *Flambart*, fléau du peuple pire que les flammes d'un incendie.

Lanfranc mort, saint Anselme devient archevêque de Cantorbéry; on le condamne à l'exil pour ses justes représentations au roi.

Le roi, frappé en pleine poitrine d'une flèche destiné à un cerf, périt à la chasse: la flèche délivre l'Angleterre d'un tyran, l'Eglise d'un persécuteur (1100).

b) Henri I, dit *Beauclerc* ou *le Savant* (1068), troisième fils du Conquérant, lui succède en l'absence de l'aîné, en Palestine. Il s'empare de la Normandie, et après la victoire de *Tinchebray* fait crever les yeux à son infortuné frère.

Le fils de Robert — Guillaume Cliton — implore le secours du roi de France, Louis le Gros: ils sont vaincu par Henri I, dans les plaines de *Brenneville*. L'on veut retourner en Angleterre, mais la *Blanche-Nef*, ayant à bord ses deux fils, périt corps et biens. Sa fille Mathilde reste son héritière: elle épouse Henri V d'Allemagne, d'où son nom *Emperesse*.

Lui-même meurt en Normandie d'un excès de table (1100-35)

c) **Etienne de Blois** (1035-54), fils d'Adèle, s'empare du trône à la mort de son oncle Henri I, au préjudice de Mathilde, fille de ce prince.

Mathilde, devenue veuve d'Henri V, épouse Geoffroi, comte d'Anjou, surnommé *Plantagenet* (plante à genêt), parce qu'il avait l'habitude de porter à son casque une branche de genêt à fleur d'or. Après des luttes et des vicissitudes, Etienne laisse la succession d'Angleterre à Henri, fils de Mathilde.

(*A suivre.*)

Art. IV. — LITTERATURE CANADIENNE.

Notions préliminaires. (V. p. 58.)

V. Les causes de sa lente éclosion.

Durant deux cents ans, le peuple canadien a été un peuple de *colons*, de *soldats*, de *chasseurs*, de "découvreurs." Il a fallu d'abord ouvrir le pays de la Nouvelle-France à la civilisation, le conquérir sur les indigènes à main armée, le défendre après la conquête, le rendre productif et le peupler, l'arroser d'un sang fécond en le perdant et en le cédant à l'Angleterre... La culture littéraire

ne pouvait guère s'associer avec des nécessités si urgentes, ni s'en accommoder.

Le peuple canadien a été ensuite — et longtemps — un peuple de *lutteurs*. Après la cession de 1763, il a dû lutter, sous le nouveau régime contre le vainqueur même et contre les envahisseurs voisins, contre la désertion des grands et contre l'abandon de la mère-patrie, contre le flot envahissant de la race d'origine saxonne qui menacait de l'engloutir... La littérature appelle plus de calme et de paix: la main qui brandit l'épée guide mal la plume pour les choses de l'esprit.

Pendant deux siècles, le peuple canadien a été un peuple d'*organisateurs*, bien que sans appui et sans ressources. Il a organisé sa vie domestique où la pureté des mœurs a garanti l'apparition et l'épanouissement de nombreuses fleurs humaines. Il a organisé sa vie sociale par des groupements qui vinrent lentement s'échelonner sur les deux rives du Saint-Laurent et des rivières. Il a organisé sa vie religieuse, à l'ombre des chapelles et au pied de ses clochers, sous les yeux et sous la main des missionnaires et de ses prêtres, sous le toit d'institutions scolaires moyennes et secondaires. Il a organisé sa vie politique sous la domination primitive et sous le régime anglais, sous les intendants français comme sous les gouverneurs britanniques, maintenant pied à pied et par lambeaux ses droits les plus sacrés en faveur de la religion, de la langue, de la hiérarchie, de la vérité et de la justice... Les lettres ne fleurissent guère au milieu des épines de l'utilitarisme impérieux, des affaires privées et publiques.

De vrai, la littérature canadienne ne prendra son véritable essor qu'au lendemain des troubles de 1837 — d'où sortirent la liberté, l'indépendance et la destinée plus prospère de la race humiliée et triomphante quand même.

VI. Son existence et ses caractères.

Lente à germer, lente à éclore, la littérature canadienne a poussé des racines et produit des fruits propres à son sol et à son climat. Des esprits, nés et mûris sous le ciel si pur du Canada, ont chanté comme les troubadours, conté comme les trouvères, ri et badiné comme les "Enfants sans souci" ou les "Clercs de la Basoche," piqué et mordu comme les auteurs de fableaux, raconté en roman d'aventures, de mœurs et de combat, ou dans les annales de l'histoire et les pages de mémoires, comme les chroniqueurs Joinville et Commines, rimé du lyrisme comme Malherbe...

Les caractères, les marques, les empreintes de cette littérature ont l'*originalité*, alliée à l'*imitation*; ou, si l'on veut, "l'imitation originale." En général c'est le signe distinctif de toute littérature: et qui ne déprécie rien ni personne.

Venant de France, naturellement les ancêtres ont imité ou se sont souvenu: ceci est vrai pour tous les genres d'invention et de composition, dans notre floraison littéraire, comme les études qui vont suivre le préciseront clairement.

Mais une telle imitation sera originale, locale, personnelle, s'adaptant au milieu, au tour d'esprit, aux inspirations et aux aspirations créées de toute pièce sur place et dans les circonstances de la vie du peuple canadien.

Une autre note caractéristique est encore le *bon sens*, allié au tact et au goût. Les écrivains canadiens pensent avec droiture et justesse, écrivent avec mesure et sobriété. L'on dirait mieux encore: avec la raison et sa logique, avec le jugement et sa pondération, avec l'esprit et ce qui en est l'équilibre. Jusqu'à l'époque contemporaine, le cachet du grand siècle reste empreint sur toute les productions intellectuelles dans un mélange de naturel, de simplicité, de sel gaulois et de vivacité locale indéniable.

Même la prédominance de l'*imagination* et de la *sensibilité* actuelles se fait à peine sentir dans l'ensemble des œuvres: ce qui ne saurais toutefois exclure l'intervention de ces facultés ni les déprécier en prose ou en poésie.

VII **Division de la littérature canadienne.**

Toute division paraît d'ordinaire factice et convenue. Néanmoins il est impossible de s'en désintéresser.

Peut-être, en ce qui concerne les productions littéraires du Canada français conviendrait-il de mentionner les *périodes* et les *genres*: — la **période initiale**, XVII et XVIII siècles; — la **période moderne**, XIX siècle, — **la période contemporaine.**

Nous classerons volontiers les genres, comme il suit:

I. — Prose.

1. Messieurs, romans de mœurs, d'aventures, de combat, d'histoire.
2. Histoire générale et particulière. — Mémoires.
3. Journalisme et polémique.
4. Philosophie. — Théologie.
5. Critique et mélanges.
6. Eloquence.
7. Voyages et impressions.

II. — Poésie.

1. Poésie légère: chansons, poème héroï-comique.
2. Genre narratif et descriptif.
3. Genre lyrique.
4. Genre dramatique.

Comme conclusion, il sera permis sans doute d'assouplir cette nomenclature; puis il y aura intérêt et plaisir à insister sur l'état

actuel de la littérature, sur ses tendances, sur les craintes que des influences hétérogènes peuvent inspirer et sur les espérances qu'elle-même laisse entrevoir pour le XX siècle.

(*A suivre.*)

Art. V. — SYNTAXE GRAMMATICALE

Pédagogie (v. p. 12.). — L'enseignement de la syntaxe et de la langue française doit être

2) **Large.**—Ne rétrécissez pas sans cesse le champ de la liberté ; n'étouffez pas les règles sous l'abondance des exceptions. Les exceptions éveilleront la règle, quand plus tard elles se présentent. N'imposez que ce qui s'impose comme de rigueur.

Point de minuties, de subtilités sans fin : rendez la lumière aux points délicats, sans trop de détails.

Nous avons, à nouveau, en 1905, résumé les principales règles de syntaxe, avec les libertés introduites par la dernière réforme de l'Académie : tenez-vous à ces grandes lignes. — Si l'on savait bien : ce serait beaucoup.

Nous n'en sommes plus au temps où l'on consumait des mois et des semaines à distinguer : "j'ai resté stupéfait ; je suis resté étonné ; gelée de pomme ou de pommes" : plus de liberté ; on écrit au choix et c'est bien.

3) **Lumineux.**—Eclairez par les exemples des bons écrivains tout votre enseignement : ce qui est exception chez eux n'est pas la règle générale.

Il suffira de dire aux élèves : "Ceci est une exception !" C'est sur l'usage et la raison que s'appuie l'enseignement méthodique. Pour cela, il est bon que les Maîtres sachent bien leur grammaire historique : il la trouveront dans les 300 pages qui sont en tête du Dictionnaire la Langue française de Hatzfeld, Darmesteter et Thomas.

I. — Une première communion.

(Devoir modèle)

Comme un murmure, le chant lointain court le long des corridors (du collège) du pensionnat, porté par la brise printanière. Au fond de la chapelle, déjà trop remplie, il y a tout un remuement de personnes, de toilettes froissées, de toux etouffées.

Les voix se rapprochent, fermes et douces. Sur le seuil, la croix brille entre les flamberges des acolytes, et, par l'allée rétrécie, la procession avance avec lenteur et gravité : la guirlande des enfants de chœur — fleurs de dentelles et de pourpre — petits céroféraires devenus sérieux dans leurs aubes de neige, grands adolescents ceints de moire sous leurs blancs surplis, tout inspire l'émotion pieuse et suave d'un mystère qui s'annonce.

Ils passent, — voyez-les discrètement ; — les premières communiantes, les paupières baissées sans nul regard déterminé, cierge en main, voiles tombants, robes et costume à la Notre-Dame de Lourdes. Ils passent, devinant quels yeux humides les observent, les suivent ou épient pieusement... Et, quand elles se sont rangées, à

genoux à leurs bancs festonnés d'azur, il semble qu'un suave arome pénètre l'atmosphère attiédie du sanctuaire : comme si dans les corbeilles de verdure qui tombent des ogives ou des colonnes, dans les massifs qui encadrent l'autel, toutes les roses de taffetas, tous les lis de baliste immaculé eussent exhalé soudain un angélique parfum.

La messe commence, l'orgue prélude, interprétant les sentiments pieux ou les silencieuses aspirations...

Mais pourquoi sa mélodie, où chante la commune allégresse, se nuance-t-elle d'un mode mélancolique? Est-ce fantaisie d'artiste, cédant au caprice improvisateur, ou intuition chrétienne d'une âme qui vibre, d'instinct, à l'unisson d'autres âmes? Soudain, les voix éclatent en harmonie :

L'heure est venue, et l'innocent cortège,
Devant l'autel orné, se range avec amour.
Voyez leurs fronts, aussi purs que la neige,
De bonheur resplendir, le matin du *Grand Jour*.

Entendez-vous les anges
Répéter les louanges
De ces enfants pieux ?
Entendez-vous les anges
Faire écho dans les cieux ?

1.

Par des louanges
Dignes des anges
Fêtez le plus beau de vos jours ;
Du don céleste,
Troupe modeste,
Souvenez-vous toujours, toujours.

2.

L'aurore à peine
Dorait la plaine
Qu'en m'éveillant l'ange me dit :
—" Jésus t'invite,
Viens au plus vite ! "
Mon cœur ému seul répondit.

3.

De l'âme pure
Chaste figure,
Le cierge répand ses lueurs.
Plus d'une mère,
A sa prière,
En nous voyant, mêle ses pleurs.

4.

Touchant spectacle
Le tabernacle
A mes regards s'ouvrit alors.
—" Va me dit l'ange,
Va, prend et mange,
Dieu t'offre son sang et son corps

5.

Un trait de flamme
Toucha mon âme ;
C'était l'extase des élus !
Le bien suprême
Est en moi-même,
Que puis-je désirer de plus ?

Et, là, ce matin, ce matin de paradis, il est des âmes joyeusement tristes. Ce père, cette mère — elle, prosternée, plus pâle sous la voilette claire; lui, debout, grave et les bras croisés, la main tenant un chapelet — se sentent gagnés par une secrète angoisse. A l'horizon ensoleillé viennent poindre parfois de ces vilains nuages, inquiétants, et qui grandissent presque à vue d'œil, jusqu'à jeter partout leur ombre; ainsi ,au cœur des heureux parents, une pensée sombre s'est levée: ils songent à l'avenir.

Les chants s'harmonisent, d'ailleurs, avec cet état d'âme; écoutez, plutôt:

Le monde, pour nous perdre, étalera ses charmes :
Chrétiens régénérés, gardons-nous de faiblir ;
Son calice épuisé pourrait bien de nos larmes,
De nos larmes, hélas ! pour jamais se remplir !

L'avenir ! c'est pour l'enfant de onze ans qu'ils aperçoivent là angélisée, c'est, au seuil du pensionnat, au seuil de l'enfance, l'heure prochaine de l'orientation à travers la vie: l'hésitation au carrefour des carrières, et puis, dans la carrière choisie, la lutte pour avancer, le problème angoissant de la position, du bonheur, de la paix. Il songe à cela, le père, mûri sous les ardeurs de l'expérience, des douleurs et des combats si rudes.

L'avenir ! la mère pense à une autre lutte pour la vie de l'âme, aux séductions de demain, aux inévitables périls, aux blessures possibles, dès que l'enfant, jeune fille, s'en ira avec son cœur trop sensible, par le monde d'aujourd'hui: ce monde léger et rieur, qui fait peur aux mamans...

C'est bien contre lui et le pervers Révolté, qui sème des fleurs sur les abîmes et sous les pieds, que le chœur, d'une voix unanime et puissante, s'exprime:

Haine à Satan ! et guerre au monde,
Qui le seconde
Amour à l'Evangile, amour à Jésus-Christ
Gardons-lui notre cœur, gardons-lui notre esprit !

Il est une protectrice tendre et souveraine que l'on n'invoque jamais en vain : elle a triomphé du double adversaire, Satan et le monde. C'est à elle que s'adresse la pieuse invocation, qui traduit les vœux de tous.

Sainte Vierge Marie, ô ma chaste patronne,
Faible enfant, devant vous je prie agenouillé.
Mère, vous le voyez : le péril m'environne ;
Vous avez sur mon front posé votre couronne.
Oh ! ne permettez pas qu'il en soit dépouillé !

Dans la triste vallée,
Où chemine l'homme banni,
Gardons immaculée
La robe de ce jour béni !
Diadème
De mon baptême,
Tu ceindras mon front éclatant,
Dans la patrie
Où Marie
Prépare mon trône et m'attend.
Gardons-lui notre cœur, gardons-lui notre esprit,
Amour à notre Mère, amour à Jésus-Christ !

Aussi, quand vient l'intant des confidences ineffables de la suprême confiance, quand le lent défilé à la sainte table ramène les parents, après l'angélique troupe, après l'angélique vision de la première action de grâces, **trois prières** montent simultanément vers les voûtes célestes.

—"Mon Dieu, dit le père, bénissez l'avenir de l'enfant. Quelle que soit un jour sa carrière et sa place au soleil, donnez-lui d'y faire quelque chose et beaucoup, pour son pays, pour l'Eglise, pour les siens, pour vous !... Je ne vous demande pas de lui assurer une vie douce et tranquille, mais j'implore plutôt une vie féconde et généreuse...."

—"Seigneur, dit la mère, je vous confie cette enfant : oui, gardez-la bien ! gardez-la toujours telle qu'aujourd'hui, sainte et pure comme ce matin. Vous savez mes maternelles ambitions : non la fortune ou la gloire, mais l'honneur et la sainteté !..."

Et le prêtre, célébrant le sacrifice, prie en silence, tandis que la chorale interprète ainsi ses supplications avec majesté :

Saint tabernacle où mon Jésus demeure,
Si l'un de ces élus, un seul moment,
Doit te trahir, ah ! que plutôt il meure
Sois le témoin de leur serment :

" Tous nous l'avons juré, des serments du baptême,
Tous nous renouvelons l'imposant souvenir.
Ces vœux, Dieu les scella lui-même
Et jusqu'à l'heure suprême
Tous nous saurons les tenir ! " (1)

Or, le Ciel sourit aux trois prières !... Cependant, ayant fermé son livre, le beau formulaire aux armatures d'argent, l'enfant appuie son front sur ses mains tremblantes, et Dieu l'entend dire :

—"Jésus, vous êtes à moi, bien à moi... Je suis à vous, à vous je veux appartenir ! Prenez-moi maintenant ; et plus tard, afin que je ne cesse jamais de vous aimer, quand je serai grande, que je vous aime encore davantage !"

Jésus a entendu et sourit en répondant sans bruit de paroles ; comme Lui seul peut exaucer.

—"Tu seras ma fille !... Veux-tu ?"

Et elle, elle murmura en secret : — "Oh ! oui, Jésus ! Merci !"...

Et elle pleura de joie... Il y a de cela quinze ans !!!

L. Y.

II.— Extrait d'un discours.

(R. P. Coubé, S J. *La Révolution sociale et l'Eucharistie*)

I.

C'est une chose étrange que les hommes puissent se haïr, alors qu'ils ont tant de raisons de s'aimer.

N'avons-nous pas le même Père dans le ciel ? Et que demande un père, sinon que l'amour règne entre ses fils ! Ne descendons-nous pas du même père sur la terre ? Et, qui que nous soyons, avons-nous le droit de répudier cette consanguinité adamique ? Quel que soit le nombre des générations qui les séparent de leur souche commune, n'est-ce pas le même sang qui coule dans les veines de ce rustique aux mains lourdes et dans celles de ce patricien aux mains fines, oracle de l'éloquence et type achevé de toutes les distinctions ? Lacordaire a bien exprimé ce qui devrait être, — plût à Dieu qu'il eût exprimé ce qui est ! — lorsqu'il a dit : "Le sang d'Adam parle en nous plus haut que tous les titres ; il nous couche à terre au pied du même patriarche, comme aux pieds du même Dieu." Cette voix du sang, nous l'entendons au fond de nous-mêmes, en face de ces grandes catastrophes qui reviennent trop souvent nous consterner. Quelques victimes ont été frappées dans un incendie, un naufrage, une explosion, mais l'émotion s'étend bien au delà du cercle de leurs

(1) On trouvera, mise en musique charmante, toute cette cantate, dans l'œuvre du regretté chanoine Moreau de Poitiers : " Le Grand Jour."

amis : un immense frisson parcourt le monde. C'est la grande âme de l'humanité, l'âme de la famille qui frémit et pleure en nous ; elle nous crie que nous ne sommes tous que des hommes, et que, suivant le mot d'un ancien, rien de ce qui touche les hommes ne nous est étranger.

Analysons. La première phrase pose un principe de morale générale," par le procédé de l'antithèse : " se haïr... s'aimer." C'est court, clair, en relief. — Imitez bien ce procédé.

Le paragraphe suivant expose, développe " les raisons naturelles de s'aimer " – excluant ainsi la haine. — L'orateur a provoqué l'*invention* des pensées par ordre visible et tangible : " même Père au ciel," le Créateur ; — " amour entre ses fils ": conséquence morale. — Puis, " même père sur la terre ": voyez encore l'antithèse ; donc " consanguinité adamique ": conséquence physique. — C'est clair, simple, logique.

Continuons l'*invention* des idées ; l'orateur examine et réfléchit (procédé naturel) : " souche commune, même sang (pourquoi pas sève ?) dans les veines... d'un rustique... d'un patricien." Allusion aux Romains, souvenir historique : tout sert : — Puis, " citation de Lacordaire ": procédé venant de l'extérieur, et qui plaît parce qu'il repose et confirme les raisons par l'autorité.

" Voix du sang," belle image, exprimant au vif les sentiments humains dans les cœurs. Quand retentit-elle ? " dans les grandes catastrophes... " par exemple " incendie, naufrage, explosion et victimes ": conséquences morales, émotion, pitié, frémissement, pleurs."

Voilà un développement par le **genre**, conforme à la raison et à l'expérience. — Quant au *style*, notez l'interrogation et l'exclamation, l'antithèse et la coloration par les images. C'est superbe ! Et si l'on voulait étudier les *phrases* et les *mots ?*

Ce n'était pas assez d'être frères en Dieu et en Adam : nous sommes devenus frères en Jésus-Christ. Les liens qui unissaient les hommes au Créateur et entre eux se relâchaient : le Christ est venu les resserrer. Oh ! comme il a désiré ardemment fonder la charité sur les ruines de nos égoïsmes ! Avec quel accent d'infinie tendresse il disait à ses disciples : " Mes petits enfants aimez-vous les uns les autres ! " A la dernière Cène, sur le point de quitter le faible troupeau qu'allait disperser l'orage, avec quel ferveur il disait : " O mon Père, faites qu'il ne soit qu'un entre eux, comme nous ne sommes qu'un vous et moi ! " L'unité, l'unité divine entre les hommes, voilà le vœu suprême du Cœur qui nous a le plus aimés.

Voilà un argument fondé sur l'**espèce** : " frères en Jésus-Christ." Et l'auteur le montre en appuyant sa preuve sur les paroles mêmes et sur les sentiments du Sauveur. On voit aisément le procédé du développement. — La forme est noble et naturelle. Remarquez ce mot, au pluriel " nos égoïsmes."

Une autre raison de nous unir, c'est le besoin que nous en avons dans la lutte pour la vie. Jetés faibles et désarmés dans ce val des larmes, nous sommes entourés d'ennemis. Nous avons bien pu chasser dans les montagnes et les déserts des autres continents les

grands carnassiers qui jadis dévoraient nos pères, mais nous n'avons pu exiler de même la maladie, la faim, la soif, la pauvreté et toute la tribu pullulante des douleurs morales. Plus tenaces que les fauves, ces maux ne veulent pas céder la place, et, vaincus un jour, ils reviennent à la charge le lendemain. La nature elle-même cache son hostilité sous ses splendeurs: mère des ouragans, semeuse d'épidémies, ouvrière de carnage et de mort, avec cela reine insouciante et capricieuse, sa gloire est faite de nos écrasements, et sa pourpre trempée dans notre sang. Ah! puisque nous sommes si faibles, n'est-ce pas un crime de nous affaiblir encore par nos querelles intestines? Ne devrions-nous pas plutôt présenter un front uni à l'ennemi, former un carré compact contre lequel il se briserait, et puis marcher fraternellement la main dans la main? La vie en serait moins triste, et il y aurait moins de désespérés à rester sur la route.

Troisième raison de s'aimer, "raison et argument **social** et **individuel**" à la fois. Il est fondé, cet argument, sur l'état qu'a créé le péché originel et sur ses lamentables conséquences. Ici, l'orateur laisse libre cours à son imagination, en ce qui concerne le mal physique... Il entasse les métaphores, genre romantique, avec hardiesse et audace.

La conclusion est évidente: "Ah! puisque nous sommes..."

Art. VI. — LA LITTERATURE GRECQUE.

II. — Période épique.

A. — Homere — L'**Iliade: fond.**

L'épopée est le récit poétique d'une action grande héroïque et merveilleuse (V. Revue de 1905).

§ I. — **L'action.** — Le sujet de l'Iliade est "la colère" d'Achille et sa "querelle" avec Agamemnon. C'est ce qui explique l'unité et l'enchaînement des parties du poème. Telle est d'ailleurs la pensée du poète en invoquant la muse au début de sa composition. (v. 1-7).

Si Achille est l'âme du poème, c'est avec raison que cette épopée se nomme *Iliade*. La guerre de Troie ou *Ilios*, qui dure depuis neuf années, remplit les 24 chants. L'opiniâtreté de la résistance, l'acharnement de la lutte, la puissance des deux armées rivales, la durée mémorable du siège, les exploits des dieux et des héros dans des rencontres meurtrières, tout concourt à la formation d'une entreprise, importante en soi et dans ses résultats. Tout fait prévoir la ruine d'Ilion par la mort d'Hector, son principal défenseur.

§ II. — **Analyse de l'action.**

La peste, vengence d'Apollon: querelle et retraite.... I
Premier combat. Songe... Thersite et Ulysse... dénombrement II
Combat singulier entre Paris et Ménélas. III

Zeus accorde à Hérè la ruine de Troie. Lutte sanglante. IV
Exploits de Diomède, qui blesse Aphrodite et Arès..... V
Retour d'Hector à Ilion. Touchants adieux à son épouse Andromaque... VI
Combat singulier entre Hector et Ajax. Trèves des morts..... VII
Deuxième combat. Déroute des Grecs. Intervention de Zeus.. VIII
Inutile ambassade (Ulysse. Phénix, Ajax) auprès d'Achille..... IX
Conseil nocturne dans les deux camps. Diomède et Ulysse. X
Troisième combat Nouvel insuccès des Grecs. Patrocle..... XI
Assaut du camp grec : défense héroïque contre Hector... XII
Poséidon ranime le courage des Grecs : lutte d'Idoménée..... XIII
Hector blessé par Ajax : avantage pour les Grecs XIV
Hector revient à la charge. Achille sourd aux prières de Patrocle..... XV
Le feu menace la flotte. Patrocle, sous l'armure d'Achille, blessé. XVI
Lutte autour de son cadavre. Achille averti de son trépas..... XVII
Plaintes d'Achille. Nouvelle armure du héros..... XVIII
Achille s'en revêt ; sa réconciliation avec les chefs..... XIX
Quatrième combat. Exploits d'Achille en furie..... XX
Terreur des Troyens qui rentrent dans les murs XXI
Hector poursuivi et tué. Lamentations des siens. XXII
Funérailles de Patrocle : jeux funèbres à son tombeau XXIII
Entrevue de Priam et d'Achille. Fénérailles d'Hector XXIV

§ III. — **Qualité de l'action.** — A. **Sa grandeur.**

1. Ce poème célèbre une "guerre mémorable," dans laquelle la Grèce entière se coalise contre la Troade et ses alliés d'Asie.

2. Elle résulte encore du caractère des "personnages," de leur rang, de leur nombre, de leur valeur — dans les deux camps.

3. Elle vient aussi de "l'intervention divine et olympienne," puisque dieux et déesses se divisent pour s'attacher au sort des chefs et des peuples ennemis, afin de balancer les chances de la victoire.

4. L'entreprise a une "double fin" d'une grandeur morale incontestable: a) Venger l'honneur méconnu de l'union conjugale, en arrachant Hélène au ravisseur Pâris; — b) Dévoiler les suites d'une colère opiniâtre, funestes aux individus, aux princes et à leurs sujets.

(*A suivre.*)

EMPRUNTS DU FRANCAIS AU GREC.

I. — Les Noms de nombre.

5ª *Pentè* : cinq.

1. **Pentateuque** (*teuchos* : livre) : nom donné au cinq premiers livres de la Bible.
2. **Pentapole** (*polis*, ville) : nom donné à certaines contrées renfermant cinq villes remarquables.
3. **Pentecôte** (*Pentècostè*, cinquantième) : fête qui se célèbre cinquante jours après Pâques.

Déca (dix). — **Décalogue** (*logos*, parole) : les 10 commandements.

7° *Hécaton* (cent). — **Hécatombe** (*bous*, bœuf) : sacrifice de cent bœufs ; puis, d'un grand nombre de victimes, de vies humaines.

8° *Poly* : beaucoup.

1. **Polychrome** : dessin, impression en plusieurs couleurs.
   Polydore : (*doron*, don) : généreux — nom propre.
3. **Polyèdre** : (*édra*, face, côté) : corps solide terminé par des faces planes.
   Polygone : figure à plusieurs angles.
4. **Polyglotte** (*glotta*, langue) : qui parle plusieurs langues — qui est écrit en plusieurs langues.
5. **Polygraphe** : appareil qui sert à tirer plusieurs copies d'une même chose écrite avec une encre spéciale.
6. **Polynésie** (*nésos*, île) : groupe d'îles de l'Océanie.
7. **Polype** (*pous*, pied) : a) animal aquatique, vivant en colonie avec d'autres sur un support commun — d'où **polypier** sorte d'arbuste, comme le corail ;
   b) en médecine, excroissance charnue, fibreuse, qui peut se développer sur les membranes muqueuses.
   — **Poulpe** (doublet), mollusque céphalopode (la pieuvre) avec huit bras portant chacun huit rangées de ventouses.
8. **Polytechnique** (*technê*, art) : qui concerne plusieurs arts, de nombreuses sciences ; l'École —.
9. **Polythéisme** (*Théos*, dieu) d'où **théisme**, doctrine de ceux qui croient à l'existence d'un Dieu personnel : — système de philosophie qui admet plusieurs dieux ou déesses.

9° *Protos* (lat. primus), premier, de *pro* (en avant).

1. **Prote** : premier ouvrier qui, dans une imprimerie, est chargé de la direction des travaux.
2. **Protocole** (*colla*, colle) : autrefois "le premier feuillet collé," en tête d'un régistre d'actes publics, contenant le formulaire de leur rédaction ; — p. extension, règles établies pour l'ordonnance des cérémonies officielles ou pour la correspondance des rois et des chefs d'administration ; — enfin, registre où sont consignées les délibérations d'un congrès, d'une conférence diplomatique.
3. **Prototype** (*tupos*, type) : original, premier modèle — principalement pour les objets qui se moulent ou se gravent.

(*A suivre.*)

Art. VII. — LA FONTAINE.

(*Résumé des leçons publiques de M. Le Bel.*)

Jeter un coup d'œil sur la biographie de La Fontaine serait plus que suffisant paur constater que l'illustre écrivain n'était point un grand homme. Si le caractère du fabuliste eût été de pair avec son génie, nous saluerions en lui l'une des plus belle figures du grand siècle.

Dans l'œuvre de La Fontaine, faisons deux parts. Ses contes

sont immoraux, condamnables et condamnés; nous ne nous en occuperons pas. C'est La Fontaine fabuliste qui mérite notre admiration; nous allons le juger d'après ses fables.

***

I. **Le poète.** — La poésie comprend deux éléments distincts: le fond et la forme. Selon la richesse respective de ces éléments l'œuvre poétique est plus ou moins parfaite. Joindre la profondeur et la justesse de la pensée à la richesse et à l'élégance de la forme, voilà ce qui dénote un vrai poète. C'est le cas de La Fontaine.

Chez lui la raison domine l'imagination et la sensibilité. Dans ses fables on reconnaît l'observateur et le psychologue. La pensée est toujours vigoureuse et précise, le sentiment vra iet sincère. Mais ce fond logique, solide, est revêtu d'une forme élégante, harmonieuse. La Fontaine connaît tous les richesses de la métrique française. Son vers est vif, nerveux, concis. On n'y saurait rien retrancher. Dans quelques traits la peinture d'un personnage est complète. De plus, La Fontaine possède toutes les ressources de sonorité de la langue française. Le rythme n'a pas de secret pour lui. Il adapte le vers à l'expression et l'expression à la pensée. La faiblesse de caractère de l'homme a profité au poète. "On trouve, chez lui, une souveraine liberté et une souveraine discipline." En rejetant toute règle il a trouvé la règle suprême. Il faut dire aussi qu'il possède à un haut degré toutes les qualités poétiques. Son imagination est rapide, vive, jute, assujettie à la raison; sa sensibilité est active, alerte, mouvementée, mais exquise et délicate. Il attire la nature à lui sans lui donner son cœur; il rêve sans se laisser aller à la rêverie. Le vague est absent de son œuvre.

La Fontaine a le merveilleux talent de dramatiser. C'est un peintre mais un peintre qui anime ses tableaux en y mettant l'homme. Chacune de ses fables est nu petit drame. En quelques vers le poète nous met devant les yeux, la scène et les personnages. Ensuite il s'efface et les acteurs parlent. Leurs sentiments sont justes, leur langage propre à leur caractère. L'action progresse, l'intrigue se forme, le dénouement arrive et l'on ne voit que les héros! Quelquefois La Fontaine interviendra sous forme de personnage secondaire; il se hâtera de rentrer dans l'ombre. C'est par ce procédé que le grand fabuliste captive, impressionne, séduit. La simplicité et le naturel sont ses qualités. Grâce à elles il a produit deux cents chefs-d'œuvre; ils ne sont pas d'une grande envergure, mais n'en sont pas moins parfaits. Son œuvre est encore toute vivante; elle ne mourra pas: le naturel vit toujours. La Fontaine c'est le roi des poètes.

II. **Le comique.** ... Serait-ce témérité que de faire un rapprochement entre La Fontaine et Molière? Non. Ils sont de la même

famille. Tous deux observent les mêmes objets, les observent de la même façon, et arriveront infailliblement aux mêmes résultats. Ils veulent plaire par le rire. On pourrait même hasarder que La Fontaine a l'avantage sur Molière. Au théâtre, il y a des sacrifices à faire à la mode aux goûts du temps; le langage de l'acteur doit être ulcei de l'auditoire; le comédien est l'esclave du parterre. Le fabuliste jouit d'une extrême liberté; il n'a souci ni du temps, ni de la mode, ni des personnes. Molière est obligé d'introduire dans ses pièces des personnages secondaires, de donner à la représentation un temps convenable. La Fontaine joue une pièce avec deux acteurs, et n'a pas besoin de développement superflus. Il résulte que la fable tout en ayant pas l'ampleur d'une comédie proprement dite a plus de force, est plus parfaite, vivra peut-être plus longtemps. Le rire de La Fontaine se distingue du rire de Molière. Celui du premier est franc, celui du second prépade une larme. Cette différence provient de ce que l'un n'a effleuré que la surface de tel ou tel défaut tandis que l'autre l'a scruté à fond. Les comédies de Molière laissent le spectateur triste, les fables de La Fontaine ne peuvent qu'égayer le lecteur. La rapidité du dialogue de l'un n'a pas été surpassée par l'autre. Cedtes il ne faudrait pas conclure que La Fontaine est supérieur à Molière, Non. Mais sur certains points il supporte aisément la comparaison.

III. **Le satirique.** — Y a-t-il de la satire dans La Fontaine? Oui, puisqu'il rit de tel ou tel défaut, puis en fait rire les autres. Oh! cette satire n'est pas tdès méchante! La Rontaine n'a ni le fouet de Juvénal, ni la morsure de Boileau, ni la griffe de La Bruyère; il se sert d'un sourire fin et délicat. Un léger rire moqueur semble une arme peu offensive, mais peut-être produit-il de meilleurs résultats que les emportements et les boutaddes pleines de feu.

La satire chez La Fontaine n'est pas personnelle; elle est générale. C'est en vrai qu'on cherche à mettre des noms propres à ses portraits. Il a peint les défauts humains et comme la nature ne change pas, il satirise autant le XX siècle que le XVII siècle. Cette satire est universelle et partant bien innocente. Le lion n'est pas d'ordinaire comme on l'a pdétendu, Louis XIV; c'est le roi en général, c'est le puissant de tous les siècles. Le courtisan ne'st pas plus celui de la cour de Louis XIV que les courtisans tels qu'on en voit partout, dans les salons, autour du riche, auprès des grands. La astire politique, dans La Fontaine est donc très générale. Il en est de même pour la satire sociale. Très superficielle elle s'applique à tous les temps. Du reste, La Fontaine a copié Phèdre qui ne visait ni la cour de Louis XIV ni le XVII siècle.

IV. **Le Moraliste.** — La Fontaine n'est pas à proprement parler un moraliste. Il n'a pas fait de la morale à la façon de Pascal ou de La Rochefoucauld. Mais les raisonnements et les conclusions,

que tout lecteur peut aisément déduire de ses fables, prêchant la morale. En ce sens La Fontaine (nous parlons du fabuliste et non du conteur) est un moraliste. Comme Molière, sa morale est celle du bon sens. Il met le doigt sur le défaut, et nous dit: "Prenez garde." S'il montre le corbeau dupé par le renard, c'est moins pour foide admirer le dupeur que pour faire rire de celui qui se laisse duper. Par là même il angage à fuir les flatteurs. En avançant que "la raison du plus fort est toujours la meilleure," l'auteur des fables ne fait qu'énoncer une vérité commune. Triste vérité! mais dont l'exactitude peut être constater en tout et partout. Cette morale n'est pas en contradiction avec la morale évangélique. N'exigeons pas du fabuliste ce qu'on est en droit de demander au prédicateur.

***

La conclusion s'impose d'elle-même. La Fontaine n'était pas un grand homme, loin de là; mais il était un très grand génie. Plus de deux cents chefs-d'œuvre reste à son actif. Il n'a rien inventé pour le fond; cependant il est original dans l'imitation. Personne, ni chez les anciens ni chez les modernes ne saurait lutter avec lui. Il est unique dans son genre. La Fontaine c'est la fable en personne et l'une des gloires indiscutable de la littérature française.

CH. LECLERC.

N° IV.—RELIGION, MORALE, PHILOSOPHIE.

I. — "Le Mensonge du Pacifisme."

Conclusion. — Convenons donc qu'étant donné la nature humaine, son histoire, les conditions de son développement, les causes de conflits qui s'engendrent fatalement de la rencontre et du choc des instincts, des passions et des intérêts, l'impossibilité d'occuper à deux et en même temps la même place ou de posséder le même objet, — le rêve de la paix universelle est aussi chimérique et aussi fallacieux que les espérances des médecins qui se flattent, — si du moins il en est — de soustraire notre espèce à la condition de la mort.

C'est tout ce que peuvent dire ceux qui voient dans la guerre une "loi du monde"; et, d'ailleurs ils n'en ont jamais tiré cette conclusion que nous ne dussions pas travailler à nous libérer, dans la mesude où nous le pouvons, de la dure contrainte de cette loi! De ce que les lois du monde nous sont imposées par la nature et par Dieu, personne n'a jamais conclu que nous dussions aveuglément nous y soumettre, et n'opposer à leur impossibilité que l'inertie du découragement.

Que l'on travaille donc à diminuer les causes de divisions parmi les hommes et que l'on s'efforce, autant que l'on pourra, de résoudre pacifiquement des conflits qui jadis ne se dénouaient que dans le sang, il n'y a pas besoin, pour cela, de se dire pacifiste ni de se donner des allures d'un bienfaiteur de l'humanité! Il n'en est pas besoin non plus, si la guerre est inévitable, pour essayer d'en adoucir les horreurs.

Mais ce qui est grave, ce qui est imprudent, ce qui est dangereux, si la guerre est inévitable, c'est d'essayer, comme les pacifiste, de persuader aux foules et aux peuples qu'il ne dépend que d'eux de l'éviter; — c'est de jeted continûment le discrédit sur ceux qui ont accepté ou reçu la mission d'en supporter le choc, au jour où elle éclatera; — c'est encore, et peut-être surtout de changer les vrais noms des choses, et de cultiver la "lâcheté" dans les cœurs.

Je dis bien: la lâcheté, si ce qu'on trouve au fond de toutes ces déclamations trempées de larmes de tendresse, c'est la conviction profonde que la mort est le plus gdand des maux, puisque la vie est le premier des biens.

Mais, ni l'un ni l'autre n'est vrai, pour l'honneur de l'humanité! Non, en vérité; la vie n'est pas le premier des biens, si le fondement de toute morale est que beaucoup de choses doivent être préférées à la vie; et, en vérité, la mort n'est pas le plus grand des maux, si nous ne sommes hommes, pourrait-on dire, que dans la mesure où nous nous élevons au dessus de la peur de la mort!

F. Brunetière.

II. — Notions de Psychologie.

N.B. — Nous avons, antérieurement, traiter des facultés de **conservation**: la "mémoire" et l'"imagination." Il reste à parler d'une autre fonction.

III. — Association des idées.

I. **Définition.** — C'est la propriété qu'on les idées de s'unir et de se suggérer mutuellement. — Elle est un fait primitif et spontané qui s'impose à nous, sans le concours de notre volonté, et qui n'a rien de commun avec la réflexion et le jugement.

II. **Lois.** — L'on en distingue trois principales et trois secondaires.

A. *Lois principales.* — 1. "La contiguité dans le temps et dans l'espace." Deux événements se sont produits à la même époque; ils ont frappé tous deux mon esprit et sont entrés dans ma conscience, dans ma mémoire. Deux faits qui se passent dans la même ville m'impressionnent également, et, gdâce à l'unité de lien, se grave à la fois dans ma mémoire. Deux ou plusieurs personnages...

monuments, événements, objets..., rapprochés dans le temps ou l'espace et perçus d'une manière quelconque par mon esprit, prennent simultanément possession de mon souvenir. Jamais je ne les séparerai. Ils s'évoqueront les uns les autres. C'est là le premier motif et le plus fidt de l'"association": Montréal me rappelle le Saint-Laurent, Ottawa le parlement... Cécar la gaule, Napoléon Austerlitz.

2. "Loi de ressemblance." Deux objets qui ont un certain nombre de traits commun se rappellent l'un l'autre: le rappelle le père; le portrait l'original.

3. "Loi de contraste." Deux idées ou deux choses absolument dissemblables se suggèrent par le fait même: la nuit fait penser au joud; le printemps à l'hiver; la vie à la mort; le berceau à la tombe. On dit vulgairement: "les extrêmes se touchent." Le bons sens populaire formule ainsi la loi de contraste.

Réduction des lois à l'unité. — Il est à remarquer que les contraires appartiennent au même genre: blanc et noir sont des couleurs; jour et nuit expriment le temps; vie et mort désignent deux états de la nature humaine. Le contraste se ramène ainsi à la ressemblance. — Mais la ressemblance se réduit elle-même à la contiguité. En effet, deux objets se ressemblent parce qu'ils ont au moins un trait commun, parce que le même caractère existe en chacun d'eux. Qu'est-ce, sinon la contiguité dans l'espace? Deux événements se ressemblent parce qu'ils ont au moins un caractère commun. Mais cette communauté de caractère, c'est la contiguité dans le temps. Donc la "loi de contiguité" reste le principe fondamental de l'association.

B. *Lois secondaires.* — 1. "Loi de vivacité d'impression." Plus un groupe d'idées nous frappe, plus l'association est étroite, plus le rappel est facile, plus aussi chacune des idées a de tendance à suggérer l'autre. L'habitude de l'attention et l'émotion ont ici un rôle considérable.

2. "Loi de répétition." Plus un groupement d'idées nous est devenu familier par répétition, plus aussi l'association est durable et énergique.

3. "Loi de fusion." Dans une association les idées maîtresses s'allient les idées secondaires; le groupe est d'auttant plus durable que l'idée principale est plus forte.

III. — **R le de l'association.**

L'association exerce un rôle capital dans l'éducation. — a) Elle tient une grande place dans le développement de la mémoire. —b) Par contre-coup elle a une action prépondérante sur tout le fonctionnement de l'intelligence. — c) elle soutient un rôle très important dans la formation de la conscience morale. Ainsi l'idée de récom-

pense attachée à l'action bonne, celle de punition, à l'action mauvaise aident et habituent le jeune enfant à faire le bien et à fuir le mal.

L'hypothèse opposée produit le résultat contraire. Elle n'est pas d'une importance moindre dans l'éducation du caractère. Les associations par rapports essentiels forment les caractères sérieux; les associations par rapports accidentels, les caractères légers et frivoles. Les poètes pensent souvent par ces derniers rapports; les savants et les philosophes par les premiers.

Il ne faut pas exclure les seconds toutefois: il est bien permis en conversation, par exemple, de se divertir et de détendre la rigueur des pensées.

IV. — LOCH MARIA.

(*Drame en vers du* P. DELAPORTE, S. J.)

Le 6 mars, devant un auditoire d'élite, les élèves du Juniorat du Sacré-Cœur interprétaient l'une des plus parfaites créations du Père Delaporte: "Loc'h Maria."

La représentation de ce "drame historique" fit passer une agreable soirée à la population la plus distinguée de la capitale. S'il est permis de mesurer le succès aux applaudissements des spectateurs, si l'on peut juger du mérite des acteurs d'après le témoignage de personnes compétentes, le Juniorat cultive de réels talents pour la parole publique.

Sans vouloir faire une analyse complète de la pièce jouée nous allons en dire quelques mots. Elle est un épisode de la guerre des Chouans et des Bleus, au plus fort de la Révolution Française. Le fait se passe au lendemain de la bataille de Quiberon, où les Chouans avec leur valeureux chef Sombreuil furent écrasés sous la mitraille avec leur valeureux chef Sombreuil, furent écrasés sous la mitraille la promesse du vainqueur, qui avait accepté que Sombreuil payât de sa vie pour tous ses soldats, les vaincus furent lâchements fusillés. Voilà le fond sur lequel travailla l'auteur. Il choisit Hector de Loc'h Maria, l'un des compagnons de Sombreuil, pour en faire le martyr du serment et le héros du drame. Le jeune homme après avoir donné sa parole de venir se constituer prisonnier obtient la permission d'aller dire un dernier adieu aux siens. Les Bleus désiraient moins la mort des nobles que leur déshonneur. L'indulgence n'était pour rien dans la faveur accordée à Loc'h Maria. Lemoine, représentant de Hoche avait son plan: aussitôt son prisonnier parti, il envoie

Un soldat diplomate et d'audace éprouvée.

avec mission d'empêcher Loc'h Maria d'accomplir son serment.

Advenant le succès de Dessenne dans cette "rude corvée," les nobles sont déshonorés.

Et nous les accusons tous, tous sont menteurs!

Hector de Loc'h Maria était orphelin. Son père était tombé avec les Vendéens sous les coups des Bleus, sa mère minée par la peine était morte au château de Soulanges. Il restait encore à Hector son aïeul maternel, le marquis de Soulanges et un jeune frère, Henri de Loc'h Maria. Quelle surprise et quelle joie pour eux que l'arrivée au manoir du cher absent, objet de tant d'affections et de rêves. Quel supplice pour Hector! Il se sent aimé; il lui faudra partir demain, partir pour toujours... Comment ne pas pleurer, au récit du songe prophétique que le jeune Henri raconte naïvement à son aîné, sans savoir qu'il lui broye le cœur. Hector ne dévoile à personne le serment qui l'enchaîne. Mais tandis qu'autour de lui on évoque dans son esprit des souvenirs lointains et chers, tandis qu'il se prépare à consommer le sacrifice, on vient lui annoncer la déloyauté des Bleus qui se disposent à fusiller leurs prisonniers. A cette nouvelle son cœur se révolte. Hé quoi! Serait-il encore tenu à son serment lorsque ses ennemis manquent au leur?

D'autre part Dessenne ne reste pas inactif. Sous le masque de l'amitié il réussit à s'introduire dans la place et commence un "siège en règle." La ruse et le mensonge sont ses armes; il s'en sert avec une rare habileté et livre un assaut terrible au cœur endolori d'Hector. Quoi de plus saisissant que la lutte qui s'engage dans l'âme du héros! Va-t-il faiblir? Tant de motifs semblent l'affranchir de son serment. Duel poignant entre la nature et l'honneur. Mourir si tôt... à vingt ans... sans adieux!... Mais vivre avec la honte au front! Non, non: un serment est sacré. L'émissaire de Lemoine se flattait en vain d'une victoire assurée. Sa proie lui échappe.

Hector se dérobe aux siens pour courir à la mort. Ciel! quand il arrive pour prendre sa place parmi les prisonniers, il la trouve occupée. Son jeune frère avait surpris la tactique de Dessenne; Devinant qu'Hector arriverait trop tard à la Garenne il était venu sauver l'honneur des Loc'h Maria. A l'appel, lorsqu'on prononça le nom de Loc'h Maria, un enfant de douze ans arrivait hors d'haleine et répondait "Présent." Furieux de voir son plan échoué, Lemoine commande l'exécution des deux frères avec les autres prisonniers. Mais alors le marquis de Soulanges entre en scène pour implorer la grâce de ses enfants. Aux prières du vieillard, le général révolutionnaire répond par la plus cinglante ironie. Il se donne le plaisir de mettre le vieux marquis dans la cruelle alternative de choisir l'un de ses fils et de laisser l'autre. A la fin sa cruauté con-

descend à ce qu'Hector apporte une solution: Henri est remis par Hector au marquis, et le martyr de la foi jurée qui avait dit en parlant de la France:

"Elle a besoin d'exemple et de vrais caractères"
donne "Son corps à sa partie et son âme a son Dieu"

On se figure aisément la force tragique des situations que complique un tel drame. Tout y est agencé pour offrir les scènes les plus émouvantes qui puissent faire vibrer un cœur de chrétien et de patriote.

Drame du cœur, intrigue nouée et développée dans l'âme des héros: donc classique par le fond. C'est un mérite que n'ont point toutes les pièces du Père Delaporte lui-même.

Ajoutons encore que la langue en est riche, souple, élégante. Le vers du Père Delaporte se distingue par la vigueur, l'harmonie, la sonorité du rythme. Toujours adapté à l'expression de la pensée, il est simple, facile, vif, solennel, brusque, emporté tour à tour. Parfois — et c'est le plus frappant — le vers court en monosyllabes, se précipite, sonne en mesure, tombe avec fracas.

Un souffle cornélien ne passe-t-il pas dans des vers comme ceux-ci:

"Quand on meurt pour un peuple, il ne peut pas mourir."
"Tout se relèvera, si l'honneur est debout."
"Et l'on comprend toujours ce que dit une mère."
"D'après son propre cœur l'enfant juge les hommes."
"Les rois peuvent mourir; le roi ne meurt jamais."

En somme "Loc'h Maria" c'est la perfection du drame de collège. Il ne pouvait manquer d'intéresser vivement le public d'Ottawa. Prenons la liberté de féliciter les jeunes gens qui se sont distingués sur la scène. Remercions aussi les professeurs qui les forment à une diction pure et artistique, et disons leur hautement notre souhait de savourer encore de pareils régals.

"Un Spectateur,"
C. L.